

Département Judaïsme et Christianisme

Séminaire 2014 – 2016

« Masculin et Féminin dans les civilisations du Livre »

Séance du 12 février 2015 »

« Hommes et Femmes, Bernanos les créa »

Intervenante : Monique Gosselin-Noat

Compte rendu : Maryel Taillot

Hommes et Femmes, Bernanos les créa

L'exposé de Monique Gosselin-Noat porte sur l'œuvre du romancier Georges Bernanos. Elle précise que si le titre se réfère à la Genèse « homme et femme, Il les créa », elle donne sa propre lecture et sa propre interprétation des textes qui sont le fruit de son analyse et non d'un postulat posé au départ.

En effet, Bernanos n'est pas un auteur apologétique, il ne veut pas être qu'un romancier catholique et Monique Gosselin-Noat de citer de mémoire les mots de Bernanos à ce sujet « *je suis un catholique qui écrit des romans.... Et il serait quand même malheureux que ce que crée ou écrit un catholique, ne soit pas véritablement chrétien. Faudrait-il penser qu'il n'est pas suffisamment chrétien pour que ce qu'il créé ne le soit pas* ».

Chez Bernanos, il n'y a pas la volonté d'illustrer la Genèse ; la volonté de Bernanos est simplement comme tous les romanciers, d'éprouver à travers des romans, sa vision ; On peut d'ailleurs dire que sa vision n'est pas un préalable. Il la traduit à travers la constitution de personnages, en forgeant des récits, et on peut même dire qu'il découvre sa vision au fur et à mesure qu'il écrit et aussi que celle-ci se met au point, s'affirme au cours de l'écriture. Il ne cherche pas à s'inspirer de la Genèse, ni à en constituer une illustration. Il n'y a chez lui aucune volonté de dire quelque chose au préalable, tout se joue dans l'expérience des romans.

Enfin, Monique Gosselin-Noat ajoute que thème du séminaire « Masculin et Féminin » dans le cadre duquel se situe son intervention, est inhérent à l'œuvre de Bernanos. De nombreux personnages, masculins comme féminins, sont d'ailleurs pour lui une manière de redéfinir, en les construisant, le masculin et le féminin. Il en découle que la problématique des genres sera quelque peu abordé mais sous un angle bien différent de celui avancé par Simone de Beauvoir avec l'adage célèbre « *On ne naît pas femme, on le devient* ».

Cette théorie explique Monique Gosselin-Noat a pris naissance avec le roman de Simone de Beauvoir « *Le deuxième sexe* », où elle apparaît d'ailleurs beaucoup plus nuancée qu'elle ne l'est devenue dans le cadre des études menées par Judith Butler qui voit simplement dans le sexe une dimension biologique, tout le reste étant une construction culturelle liée à l'éducation, à des stéréotypes culturels qui peu à peu forment une identité sexuelle masculine ou féminine, ou éventuellement équivoque ou ambiguë. Il convient toutefois de signaler que Judith Butler est revenue sur cette analyse et a tempéré son interprétation.

Chez Bernanos, on ne peut nier la dimension sexuelle des personnages mais elle est chaque fois abordée avec une sorte de distance critique. Bernanos est conscient que l'éducation peut amener la femme à être davantage prise dans des stéréotypes, tout comme l'homme, obligé de jouer son « rôle d'homme ». Mais pour lui, il s'agit avant tout d'une nature et non d'une référence à une identité sexuelle. Par nature, il n'entend pas un substrat permanent inerte. Il a déjà une conception que l'on peut qualifier de « phénoménologie » de la nature. En d'autres termes qui ne sont pas les siens, la nature : c'est un « maître monde ».

Monique Gosselin-Noat donne à travers la courte présentation ci-après, les trois volets qu'elle développe ci-après au travers de personnages pris dans l'œuvre de Bernanos et notamment, « Sous le soleil de Satan », « Journal d'un curé de Campagne », « La Joie », « Le mauvais rêve » et « Monsieur Ouine », principalement.

I/- La « nature » des personnages

Un certain nombre de ses personnages disent : « *c'est selon ma nature* » ou « *ce n'est pas selon ma nature* »... Ce qui renforce l'existence d'une nature. Par exemple, dans son roman « *Monsieur Ouine* » : *Monsieur Ouine* est un personnage obsédé probablement par un crime sexuel, une mort dont il a été responsable suite à une relation, peut être violente, avec une petite servante --mais le récit ne le précise pas-- laquelle est allée se placer à la ville et s'est suicidée en avalant de la mort aux rats. Vieux, il se sent coupable et curieusement cela se manifeste par une obsession qui se porte sur son nez qui lui paraît toujours trop rouge. Or, en référence à Freud, on peut évoquer le transfert du phallique au nez Cela n'est pas dit dans le roman mais apparaît évident à sa lecture, car Monsieur Ouine passe sa vie à se frotter et à se laver le nez, disant à sa femme « *il y a comme un sacré mouvement au fond de moi qui me pousse à sortir de ma nature* ». Dans l'univers de Bernanos, « sacré mouvement » traduit très souvent une caricature, une parodie du vrai sacré. Bien entendu, dans le langage vulgaire le mot « sacré » a une valeur mais ici c'est une valeur plutôt parodique.

Autre exemple : Dans le roman « *La Joie* », Fiodor, le chauffeur russe -qui semble échappé d'un roman de Dostoïevski- travaille dans une famille bourgeoise et dit « *que voulez vous c'est ma nature* ». Mais il va développer ce qui est de l'ordre de sa nature et il dit à Francine, une petite servante qu'il a rendu amoureuse mais qu'il n'aime pas et qu'il a poussé à se droguer : « *mais enfin Francine, elle a perdu son naturel, elle sentait le sapin verni et voilà que maintenant elle est détournée de sa nature, c'est une nature dépravée* ». Il s'agit bien de la nature, ce n'est pas une substance, c'est un mouvement, un élan qui détourne ou qui emmène vers quelqu'un. Non pas une nature substance mais un élan et Monique Gosselin-Noat, d'ajouter qu'il s'agit d'une espèce d'énergie vitale, de force qui selon les personnages se révèle positive ou moins positive.

Toujours dans ce roman « *La Joie* », le narrateur parlant de l'héroïne Chantal de Clergerie, précise : « *elle suivit le mouvement de sa nature, elle fit face* ». Dans l'univers de Bernanos, faire face est positif. On retrouve donc ce terme de nature que Bernanos ne définit pas directement mais le point le plus important est qu'il y ait une nature : une nature féminine et une nature masculine.

II/- Le comportement

Monique Gosselin-Noat traite maintenant des comportements ; dans l'être au monde, dans l'habitus, elle souligne qu'il y a des gens qui glissent, c'est-à-dire des hommes qui ont des comportements légèrement féminins, et des femmes qui ont des comportements sensiblement masculins. Ces différents points seront examinés dans des extraits de romans qui évoquent ces traits à travers les personnages :

C'est ce qu'elle appelle subversion, aversion, perversion et que nous rencontrerons dans le masculin comme dans le féminin, qui ne peuvent pas s'identifier ni à un homme, ni à une femme. Il sera aussi question des homosexuels, sans complaisance de la part de Bernanos mais sans jugement extrême.

III/- Le désir

Le troisième point auquel elle accorde beaucoup d'importance est le fait que Bernanos nous amène peu à peu à travers ses personnages et ses récits à conclure que ce qui définit l'être humain, homme ou femme, c'est une sorte de désir profond qui se traduit par l'amour d'autrui, bien sûr mais l'amour sexuel souvent. Mais dans cet élan d'amour, il y a aussi souvent une déception, une révolte, une dimension du tragique et pour Bernanos c'est corrélér à un désir de Dieu ou de sens mais qui n'est pas souvent exaucé.

Monique Gosselin-Noat développe au cours de cet exposé cette vision très présente chez Bernanos qui est le désir, le désir de l'être qu'il faut aussi comprendre comme l'errance du désir. Finalement, l'univers de Bernanos est un univers où règne la théologie négative : Dieu n'est pas facile à trouver, certains le rencontrent, il y a quelques moments de joie parce que l'être a trouvé, mais c'est rarissime.

☉ La « nature » chez les personnages féminins

1/- « Sous le soleil de Satan »

Monique Gosselin-Noat illustre ses propos par un premier exemple tiré du roman « *Sous le soleil de Satan* », publié en 1926, et qui se passe dans le monde rural du Pas de Calais, vers 1900. Le contexte est le radical-socialisme --que déteste Bernanos et contre lequel il a lutté-- qui comporte l'enjeu de la condition de la femme. Dans son roman, Bernanos va opposer l'éducation que le père radical-socialiste veut donner à sa fille, à celle de sa femme et enfin la manière dont la fille se comporte et qui n'a rien à voir avec ces principes d'éducation.

- **Extrait de « *Sous le soleil de Satan* » :**

« La vieille Malorthy, née laide et riche, n'avait jamais espéré pour elle-même d'autre aventure qu'un mariage convenable, qui n'est affaire que de notaire, vertueuse par état, mais elle n'en gardait pas moins le sentiment très vif de l'équilibre instable de toute vie féminine, comme d'un édifice compliqué, que le moindre déplacement peut rompre.

- Papa, disait-elle au brasseur, il faut de la religion pour notre fille. Elle eût été bien embarrassée d'en dire plus, sinon qu'elle le sentait bien. Mais Malorthy ne se laissait pas convaincre :

- Qu'a-t-elle besoin d'un curé pour apprendre en confesse tout ce quelle ne doit pas savoir ? Les prêtres faussent la conscience des enfants, c'est connu.

- Laisse là en paix, répondait-il. Les filles de ce sacré pays-ci sont pleines de malice. Avec son patronage, les enfants de Marie et le reste, le curé les tient une heure chaque dimanche. Gare là-dessous ! Si tu voulais lui apprendre la vie, tu devrais m'obéir et l'envoyer au lycée de Montreuil, elle aurait son brevet maintenant ! Mais à son âge, les amitiés de fillette, ça ne vaut rien.... Je sais « ce que je dis...

Ainsi parlait Malorthy, sur la foi du député Gallet, que ces délicats problèmes d'éducation féminine ne laissaient pas indifférent. Le pauvre petit homme, en effet, nommé jadis médecin du lycée de Montreuil, en sait long sur les demoiselles, et ne le célébrait pas ».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Ici ce n'est pas la nature qui est visée mais le conformisme social car voilà une héroïne qui était programmée pour avoir deux types d'éducation aussi conformistes l'un que l'autre :

- d'une part, celle du père (le texte féroce précise qu'il faisait de la bière et de la politique, aussi mauvaises l'une que l'autre), radical-socialiste donc progressiste mais avec l'idée qu'il ne faut pas d'intervention du curé, et d'autre part, celle de la mère basée sur une éducation tournée vers la religion.

On entend presque le sarcasme de Bernanos, la religion étant utilisée ici comme le garant de l'ordre social, c'est-à-dire le contraire de la foi. Que va devenir Mouchette dont le véritable prénom est Germaine ? Et bien Mouchette va être extraordinairement libre et elle va s'affranchir de toutes contraintes.

- **Extrait de « Sous le soleil de Satan » :**

« A seize ans, Germaine savait aimer (non point rêver d'amour, qui n'est qu'un jeu de société)... Germaine savait aimer, c'est-à-dire qu'elle nourrissait en elle, comme un beau fruit mûrissant, la curiosité du plaisir et du risque, la confiance intrépide de celles qui jouent toute leur chance en un coup, affrontent un monde inconnu, recommencent à chaque génération l'histoire du vieil univers. Cette petite bourgeoise qui tirait l'aiguille en silence, attendant le moment d'oser et de vivre. Aussi hardie que possible pour imaginer ou désirer, mais organisant toute chose, son choix fixé, avec un bon sens héroïque. Bel obstacle que l'ignorance lorsqu'un sang généreux, à chaque battement du cœur, inspire de tout sacrifier à ce qu'on ne connaît pas ».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Ce texte comporte tous les éléments annoncés concernant la nature, une nature forte, un élan, une sorte de vérité de l'instinct contre toutes les éducations. Globalement, c'est une « âme forte », (« comme un beau fruit mûrissant »), une image « naturalisante », une nature qui éclos de manière naturelle. Elle ne cherche pas la sécurité. Elle veut affronter un monde inconnu et « l'histoire du vieil univers » représente une éducation qu'elle rejette.

« Cette petite bourgeoise qui tirait l'aiguille en silence » sous-entend que ces jeunes héroïnes se plient au modèle social, parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement : on leur demande de coudre, donc elles cousent. Mais elle mûrit son projet et son choix fixé avec un bon sens héroïque. Ce qui pour Bernanos friand des formules du XVI^{ème} siècle, veut dire qu'il s'agit d'une personne de « bon sang » qui ne peut mentir quoique qu'elle ait un père et une mère qui ne soient pas à la hauteur. Alors que va-t-elle faire ?

Par un clair matin de juin, elle a rencontré Cadignan, le marquis du village qui a l'habitude de séduire les filles du village. Mais Mouchette s'est éprise de lui et pour elle, elle vit un grand amour. Quand elle se rend compte qu'elle est enceinte, elle s'évanouit devant sa mère qui comprend tout de suite. Son père veut la faire avouer qui est le père mais Mouchette n'avoue rien ; le père a des soupçons et va voir Cadignan qui lui aussi, nie.

Alors à la nuit, Mouchette se rend au château, chez son amant. Cela constitue une transgression, extrêmement violente, ils n'avaient pas l'habitude de se voir au château. Il s'ensuit une discussion, Mouchette proposant à Cadignan de s'enfuir avec elle mais celui-ci refuse en lui opposant des arguments empreints de veulerie et de lâcheté (le texte parle alors du mépris décisif qui naquit en elle). Pleine de mépris, elle le qualifie, comme son père, de « papa lapin ». Elle est submergée par une force violente et s'opère alors une sorte d'inversion des rôles bien qu'elle n'ait que seize ans et lui plus de quarante. Elle prend la direction de la situation et, d'une certaine manière, elle l'humilie en lui montrant qu'il n'a rien compris. Bernanos met alors l'accent sur la nature masculine, démontrant qu'il était chasseur et que tout à coup sa proie lui échappe. Cadignan saute alors sur Mouchette pour la vaincre physiquement et il la viole. Mouchette voit un fusil de chasse au mur et dans un mouvement de grande violence, elle le détache et tire à bout portant sur son amant qu'elle tue et elle s'en va.

Voilà donc une nature féminine sur laquelle on peut gloser : à la fois l'amour, une âme forte, et le crime car elle est folle de rage. Que deviendra t-elle par la suite ? Elle prend un deuxième amant, le député radical-socialiste qui est marié. Mais elle est toujours enceinte, enceinte de trois mois, et elle a annoncé qu'elle ne veut pas garder l'enfant.

Chez Bernanos, il y a une sorte d'instinct qui règne de façon constante chez ses personnages et cela est particulièrement net dans les récits rapportant l'histoire des deux « Mouchette » qui en un sens ont « tout

à voir et rien à voir » dans la mesure où il s'agit dans les deux cas, de femmes fortes mais vivant dans un contexte social et éducatif diamétralement différent.

2/- « La nouvelle histoire de Mouchette »

« *La nouvelle histoire de Mouchette* » publiée en 1937 se déroule au nord de la frontière belge, dans un monde de contrebandiers, disons de marginaux. Son père est très souvent absent, ivrogne et très dur, à l'occasion, il la bat ; sa mère est épuisée, débordée d'enfants, et Mouchette est pratiquement à l'abandon. Cette seconde Mouchette, à peu près du même âge que la première, vit dans des conditions très différentes et est en révolte contre l'institution de l'école. Deuxième point de nature féminine : elle pourrait être conformiste, et bien non elle est en révolte et cela se traduit par la voix : l'institutrice veut la faire chanter et systématiquement elle chante faux. Dans cet extrait, à la sortie de l'école, elle part dans la forêt où elle a rencontré Arsène le braconnier. Elle rejoint Arsène qui parle beaucoup, se confie. Il pleut, ils se mettent à l'abri dans une grotte et font un petit feu.....

- **Extrait de « La nouvelle histoire de Mouchette » :**

« Il lui semble simplement que tout le feu de sa vie, toute sa vie est maintenant concentrée au même point, au même point douloureux de sa petite poitrine, qu'elle y prend peu à peu la dureté, l'inflexible éclat du diamant (...). Une parole de lui, dans ce silence, la briserait sûrement comme un verre ».

Il s'agit des premiers émois de Mouchette et de l'éclosion d'un amour à la fois étrange et paradoxal, un amour qui est à la fois physique, un désir de l'autre, et un amour presque maternel.

- **Extrait de « La nouvelle histoire de Mouchette » :**

« Elle épiait ardemment ce visage pourtant connu, il lui semblait qu'elle le voyait pour la première fois. Ou mieux encore, que c'était là le premier visage humain qu'elle eût réellement regardé, absorbée dans une attention si forte et si tendre qu'elle était comme une effusion de sa propre vie. Elle ne songeait pas à le trouver beau. Il était seulement fait pour elle, il tenait aussi à l'aise dans son regard que le manche de son vieux couteau dans sa parure, ce couteau trouvé un soir sur la route et qui était l'unique chose qu'elle possédât en ce monde, ne l'ayant montré à personne. Elle eût bien désiré poser la main sur ce visage, mais là couleur dorée, aussi chaude que celle du pain, la rendait assez heureuse.

Certes, ce n'était pas un beau visage (...) celui-ci est un visage fraternel, un visage complice. Il lui est devenu tout à coup, en un éclair, aussi familier que le sien. Le plaisir qu'elle trouve à le contempler ne vient pas de lui, mais d'elle, du plus profond de son être, où il était caché, attendant de naître ainsi que le grain de blé sous la neige. Et ce plaisir ne dépend ni du lieu ni de l'heure, rien n'en saurait altérer la puissante et suave essence. Un instant aboli, il renaîtrait de lui-même, selon un rythme aussi naturel, aussi régulier que celui du sommeil ou de l'appétit.

Mon Dieu, sans doute, il lui est arrivé de penser à l'amour, mais pour surmonter une révolte physique dont elle n'est jamais maîtresse, et qui d'ailleurs, en secret lui fait honte, elle doit s'efforcer d'imaginer des êtres aussi différents que possible de ceux qui l'entourent, et son imagination se lasse vite. Tandis qu'à cette minute le visage qu'elle tient si précieusement tout entier dans son regard, avec une sollicitude farouche, la laisse aussi tranquille, aussi rassurée que l'image même du sien....».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Il s'agit là encore d'un élan naturel l'un vers l'autre, de l'éclosion naturelle d'un amour presque total. Mouchette a trouvé une sorte de double. Monique Gosselin-Noat fait remarquer la métaphore « *attendant de naître ainsi que le grain de blé sous la neige* », « *il renaîtrait de lui-même* », elle ressent un élan mystérieux. Il était fait pour elle, c'est le mystère de la rencontre et ce passage contient tous les éléments de l'amour. Mouchette se découvre en l'aimant, littéralement. Il est important de souligner que même en dehors de toute éducation, il y a une sorte de nature : Mouchette a seize ans et est laissée livrée à elle-même, c'est une nature forte qui prend le dessus et qui se manifeste par cet emportement de tout l'être vers l'autre. Ce n'est pas une nature statique, une simple permanence et c'est pourquoi Monique Gosselin-Noat parle de nature phénoménologique : on rencontre l'autre dans le désir et dans l'amour.

3/- « Journal d'un curé de campagne »

Puis Monique Gosselin-Noat évoque un autre personnage : Séraphita dans le « *Journal d'un curé de campagne* ». Là encore, c'est une jeune fille d'environ seize ans qui vit dans un milieu assez frustré de paysans. A proprement parler Séraphita n'est pas vraiment éduquée mais sa mère la défend quoi qu'elle fasse. L'extrait présente le jeune curé d'Ambricourt qui a bien du mal avec sa paroisse et est très déçu par les enfants du catéchisme qui ne sont pas aussi purs que l'on pourrait le souhaiter, et qui sont pleins de malice ; cette malice fait qu'ils torturent un peu leur curé pour ainsi dire instinctivement.

- **Extrait du « Journal d'un curé de campagne »**

« Rencontré hier Séraphita. Le visage de cette petite semble se transformer de jour en jour. Jadis si changeant, si mobile, je lui trouve maintenant une espèce de fixité, de dureté bien au-dessus de son âge. Tandis que je lui parlais, elle m'observait avec une attention si gênante que je n'ai pas pu m'empêcher de rougir. Sur un papier glissé intentionnellement dans un livre du catéchisme trouvé ce matin, une main maladroite avait écrit « voilà la chouchoute du curé ».

J'ai tout de suite senti la résistance des garçons, je me suis tu. Après tout, ce n'est pas leur faute, si à l'expérience précoce des bêtes – inévitable – s'ajoute maintenant celle du cinéma hebdomadaire.

Quand leur bouche a pu l'articuler pour la première fois, le mot amour était déjà un mot ridicule, un mot souillé qu'ils auraient volontiers poursuivi en riant, à coups de pierres, comme ils font des crapauds. Mais les filles m'avaient donné quelque espoir, Séraphita Dumouchel surtout. C'est la meilleure élève du catéchisme, gaie, propre, le regard un peu hardi, bien que pur. J'avais pris peu à peu l'habitude la distinguer parmi ses camarades moins attentives, je l'interrogeais souvent, j'avais un peu l'air de parler pour elle. La semaine passée, comme je lui donnais à la sacristie son bon point hebdomadaire – une belle image – j'ai posé sans y penser les deux mains sur ses épaules et je lui ai dit : « As-tu hâte de recevoir le bon Jésus ? Est-ce que le temps te semble long ? – Non, m'a-t-elle répondu, pourquoi ? Ca viendra quand ça viendra ». J'étais interloqué, pas trop scandalisé d'ailleurs, car je sais la malice des enfants. J'ai repris : « Tu comprends, pourtant ? Tu m'écoutes si bien ! ». Alors son petit visage s'est raidi et elle a répondu en me fixant : « C'est parce que vous avez de très beaux yeux ».

Je n'ai pas bronché, naturellement, nous sommes sortis ensemble de la sacristie et toutes ses compagnes qui chuchotaient se sont tues brusquement, puis ont éclaté de rire. Évidemment, elles avaient combiné la chose entre elles.

Depuis, je me suis efforcé de ne pas changer d'attitude, je ne voulais pas avoir l'air d'entrer dans leur jeu. Mais la pauvre petite, sans doute, encouragée par les autres, me poursuit de grimaces sournoises, agaçantes, avec des mines de vraie femme, et une manière de relever sa jupe pour renouer le lacet qui lui sert de jarretière. Mon Dieu, les enfants sont les enfants, mais l'hostilité de ces petites ? Que leur ai-je fait ? ».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Dans cet extrait, la situation apparaît délicate, différente des situations déjà vues et la nature, la bonne nature ne semble pas présente. La suite de l'histoire montrera d'ailleurs toute la complexité et le manque d'éducation de la petite Séraphita qui a, si on peut oser qualifier son attitude « déjà du métier ». Est-ce naturelle ou culturelle ? On l'ignore mais ce qui ressort c'est qu'il y a là une dimension tout à fait inquiétante.

4/- « La Joie »

Après avoir traité des personnages féminins issues de milieux modestes, voire frustrés, sans éducation, Monique Gosselin-Noat approche maintenant un personnage de femme très différent, né dans le milieu cultivé de la haute bourgeoisie : Chantal de Clergerie, fille d'un professeur d'université qui veut se présenter à l'Académie et qui a recruté comme chauffeur Fiodor, russe très douteux. Chantal qui est une grande âme, pressent la façon dont va se conduire Fiodor.

- **Extrait de « La Joie »**

« En ce silencieux personnage, Melle Chantal avait senti, dès le premier jour, un homme à craindre, moins dangereux pour elle que pour ces naïfs qu'il avait apprivoisés. (...) Elle ne savait rien de lui, n'en pouvait rien connaître, ni n'en connaîtrait jamais rien, aussi invulnérable dans sa vérité que lui-même dans son mensonge, et cependant elle le haïssait, à son insu, (...) elle le haïssait d'instinct, comme s'il eût déjà disposé contre elle, contre Dieu même, d'un incomparable secret».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Chantal de Clergerie même si elle est éloignée de la fréquentation des hommes puisque semble t-il, elle vit solitaire avec son père veuf, n'est pas dupe, d'instinct elle a tout à fait compris. Monique Gosselin-Noat appelle l'attention sur le fait que Bernanos n'a jamais un regard bien pensant, et de citer la réponse qu'il fait à un de ses amis lui recommandant une attitude un peu bénigne à l'égard de dévots sulpiciens : « *Quoi, faire ça, plutôt coucher avec une bigote* ».....

5/- « Dialogues des carmélites

Monique Gosselin-Noat fait part d'un passage relevé dans « *Dialogues des Carmélites* », où la vieille Prieure qui est à l'agonie et réduite à la nudité de la pure nature, elle n'a plus la grâce et une autre religieuse qui est près d'elle, lui dit « *Laissez pour une fois et abandonnez vous à Dieu* », et la vieille prieure de lui répondre :

- **Extrait de « Dialogues des Carmélites »**

« *Lutter contre la nature, ai-je jamais fait autre chose ? (...) Après avoir tant refusé à mon corps et jusqu'aux plus légitimes douceurs, comment céderai-je à cette bête harassée que je ne sens même plus* ».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Cette mention de bête harassée est importante sinon on pourrait croire que Bernanos a une vision de l'être un peu comme Platon dans « *L'Attelage* », l'âme, le corps, l'esprit... mais en fait c'est plus compliqué. Il faut se référer à la notion de chair, c'est-à-dire pas seulement le corps mais l'ensemble des pulsions qui s'enracinent dans le corporel et vont jusqu'au désir. Cet enchaînement est très important pour comprendre précisément le masculin et le féminin chez Bernanos.

➞ La nature chez les personnages masculins

Chez Bernanos, les hommes n'apparaissent pas comme des héros même si eux aussi ont une nature. Seul le curé d'Ambricourt peut être qualifié de héros. Les hommes sont plutôt des protagonistes que des héros. Monique Gosselin-Noat aborde les natures masculines en soulignant le fait que la nature semble parfois se confondre avec une dimension corporelle bien qu'à son avis ce serait une erreur de les identifier.

1/- « Sous le soleil de Satan »

Monique Gosselin-Noat prend comme premier exemple Cadignan, déjà cité, en précisant que ce qui caractérise Cadignan, c'est qu'il soit un prédateur. C'est un noble, un marquis, qui n'a pas grand-chose à faire dans l'existence, il chasse le gibier comme les filles. Comme va le faire remarquer Germaine, toutes les filles lui courent après. L'extrait suivant décrit comment il est perçu dans le village :

- **Extrait de « Sous le soleil de Satan »**

« Je n'étais pas si bête que de te croire fidèle. Penses filles et garçons, nous n'avons pas nos yeux dans les poches ; on apprend plus au long des haies qu'au catéchisme du curé ! Nous disions de toi : « Les plus belles, il les a !... ». Je pensais : « Pourquoi pas moi ! ». C'est bien mon tour....Et de voir à présent que les yeux de papa t'ont fait peur...Oh ! je te déteste... ».

Au final, Cadignan viole Mouchette mais se fait tuer.

2/- « Monsieur Ouine »

Dans ce roman, deux types de personnages très différents sont posés : l'un, le maire de Fenouille, ancien prédateur mais qui a vieilli et est dans la culpabilité et l'autre, Eugène coureur de lièvres et de filles, va rencontrer le véritable amour et va épouser Hélène. Ils vivront de façon marginale : il la prendra toujours en dehors de la maison car le père le déteste. Il continue à être infidèle mais sa femme qu'il aime vraiment beaucoup, y est complètement insensible. Dans ce roman, on est dans l'anticonformisme total, entièrement en dehors des cadres ;

Et Monique Gosselin-Noat de souligner à propos de ce personnage, qu'il constitue la seule exception dans l'œuvre de Bernanos où les hommes apparaissent pratiquement tous comme des prédateurs. Eugène, lui est sauvé par l'amour d'Hélène, femme très simple qui vit de manière conformiste dans ce monde paysan ; elle coud, elle sert les hommes et est pratiquement toujours silencieuse. Elle se remémore sa rencontre avec Eugène :

- **Extrait de « Monsieur Ouine »**

« Il a sifflé tout doucement, caché par la porte, invisible. C'est son plaisir qu'elle le rejoigne ainsi, en secret, comme jadis, et il lui a fait un ingénieux nid de paille, au dessus de l'étable, dans un recoin du grenier où personne ne va jamais. « Tant que le vieux m'aura en mépris dit-il, je ne te prendrai pas sous son toit, c'est déjà trop de manger son pain ! ». Alors elle l'étreint en sanglotant, et toujours la jolie épaule lustrée comme celle d'une femme, a sous sa bouche avide ce mouvement qu'elle adore, qui la rend folle, cette ondulation de reptile. Et aussi, trop souvent, hélas ! la précieuse peau qui sent les halliers, l'étang, la feuille morte, garde une autre odeur encore, jamais la même, le parfum favori de ces filles qu'il rencontre à Montreuil ou à Étaples et qui bourrent ses poches de cigarettes blondes et de cartes postales ornées de paillettes multicolores. Elle n'est d'ailleurs pas jalouse de ces filles-là, pas plus jalouse d'elles que des jolis furets qui dorment, repus de sang, au fond du sac de cuir.»

A cette étape du récit, Eugène est accusé du meurtre d'un petit jeune homme, un valet, retrouvé mort au matin dans le village. Ce meurtre est l'enjeu du roman et on ne saura jamais vraiment qui est l'auteur de ce meurtre (après coup le lecteur est sûr qu'Eugène ne l'a pas commis). Eugène est donc accusé faussement et il le raconte à Hélène qui va alors se conduire avec lui de manière quasi maternelle, tellement elle l'aime :

- **Extrait de « Monsieur Ouine »**

« Dieu ! Qu'elle est seule, seule avec son amour sauvage, plus sauvage que n'importe quelle bête des bois – ce désir que l'angoisse exaspère au lieu de l'apaiser. Même à cette heure d'attente mortelle, alors qu'elle lutte pour ne pas aller tout de suite jeter sa tête dans les bras du vieil homme silencieux, cacher sa tête sous son épaule comme autrefois – car la suave enfance monte la première des profondeurs de toute agonie – même à cette heure où défaille l'espérance, les images qui passent et repassent sous ses paupières baissées la font rougir de honte et de plaisir.... »

Dans ce roman, l'amour d'Hélène et d'Eugène connaît une fin tragique : Eugène accusé de meurtre, va être acculé au suicide par le père d'Hélène pour éviter le déshonneur de la famille, et Hélène décide de le suivre dans la mort. Situation paradoxale puisqu'il s'agit du seul couple dont l'amour est le plus vrai, le plus incarné. Ce couple, certes un peu marginal, qui éprouve un amour authentique est acculé au suicide par le quand dira-t-on, par les faux soupçons. C'est aussi la conclusion d'une destinée de femme, Hélène faisant

au moment de mourir le geste sacré instinctif des berceuses, c'est-à-dire qu'elle trouve le geste instinctif pour protéger l'autre mais c'est elle qui actionne le fusil.

3/- Autres types de prédateur

- Dans « **La Joie** », Fiodor, bien qu'il ait par moments des allures caressantes presque féminines, est un prédateur. A t-il violé Chantal ? Le roman se termine par le meurtre de Chantal dont le corps, par terre dans sa chambre, est recouvert par le corps de Fiodor qui s'est suicidé. La cuisinière qui semble pleine de bon sens dit : « Oh la, la, les langues vont pouvoir fonctionner, la pauvre a renoncé même sa mort » ; Chantal étant dans le sacrifice, dans la transcendance.

- Dans la « **Nouvelle histoire de Mouchette** », Arsène, chasseur et braconnier, prédateur à l'égard des femmes ; Arsène viole la petite Mouchette pleine d'amour pour lui et la conséquence sera que Mouchette prendra en haine son propre corps et se suicidera. C'est donc le tragique absolu ;

- Dans « **Le journal d'un curé de campagne** », Monique Gosselin-Noat évoque un autre portrait d'homme moins rustique que Cadignan, il s'agit du comte qui comme lui vit à la campagne. Mais contrairement à Cadignan, il est marié. Sa femme qu'il a toujours trompée, n'éprouve à son égard que mépris. Bernanos met ici l'accent sur la médiocrité, la brutalité de ce personnage conformiste et hypocrite (il fait tout pour dissimuler ses frasques). Sa mesquinerie se révèle au grand jour : à la mort de sa femme, il compte les cierges que l'on mettra pour l'enterrement. Selon le curé d'Ambricourt bien qu'étant né comte, il n'a aucune nature aristocratique mais fait montre d'une vulgarité d'âme certaine. Ce n'est pas une grande âme, il n'a pas une nature forte mais une nature de prédateur même si elle est moins violente que celle de Cadignan ;

➡ Les comportements

1/- « Dans un mauvais rêve »

Dans le roman « *Dans un mauvais rêve* », le personnage de Simone Alfieri illustre un glissement dans la personnalité et le comportement des personnages : c'est l'histoire d'une femme, un peu masculine, dont on soupçonne –Bernanos, ne le dit pas mais le laisse supposer- qu'elle est très probablement frigide. Son entourage pense qu'elle est la maîtresse d'un écrivain dont elle nourrit la création romanesque mais en vérité, elle n'a jamais réussi à être sa maîtresse. On la voit en train de parler à son jeune amant, Olivier Mainville, mais le couple est voué à l'échec à tous égards : il ne l'aime pas vraiment, ne pouvant sortir de lui-même, comme elle, elle ne peut pas sortir d'elle-même.

Ici, Bernanos livre à la fois un fait et une interprétation. C'est-à-dire qu'il met en scène une femme dont on ne sait par quel mystère, quelle fatalité intime, est incapable de sortir d'elle-même, en tout cas dans l'amour physique et elle en souffre énormément.

- **Extrait de « Dans un mauvais rêve »**

« Avant de te connaître, je ne me sentais plus vivre. Ne plus se sentir vivre, c'est la seule chose qui m'accable ! Et c'est sans remède car je ne suis pas de celles qui se tuent ! Oh ! je n'empêcherai pas les sots de dire que je t'aime d'amour, au sens qu'ils attachent à ce mot. Hé bien ! Sache-le : je n'ai jamais aimé personne d'amour. Ni mon cœur, ni mes sens, nulle force au monde ne m'arrachera à moi-même, ne me fera la chose d'un autre, heureuse et comblée. Que de femmes me ressemblent qui n'auront jamais cédé à personne ! Et certes, je ne demanderai pas ce secret à un homme, un de ces hommes dont tu parlais tout à l'heure, un de ces hommes puissant qui me font tout ensemble horreur et pitié. Oh ! ma solitude ne me fait pas peur, elle me fait honte. Elle me fait honte parce que je ne l'ai pas voulue, j'ai trop souvent l'impression de la subir. (...) je puis accomplir dans le silence même de l'âme, par ma volonté, seule, ce que d'autres, qu'on appelle des femmes perdues qui n'étaient que des créatures amoureuses, ont accompli dans l'exaltation et la folie ! Pourquoi ris-tu ? ».

Pôle de Recherche

Assistante Chrystel Conogan – chrystel.conogan@collegetdesbernardins.fr – 01 53 10 41 95

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Dans ce roman, Bernanos donne une version littéralement inversée par rapport à celle des deux « Mouchette ». Contrairement aux autres héroïnes, Simone ne peut pas sortir d'elle-même, ne peut pas s'abandonner à l'autre. Elle ne peut pas s'épanouir dans l'amour et ne pouvant vraiment aimer, son désir va se tourner vers l'argent. Il y a une sorte de conversion du désir qui faute de s'assouvir dans le désir de l'autre et dans l'amour, va combler ce vide en se satisfaisant dans l'argent.

A la fin du roman (qui selon Monique Gosselin-Noat n'est pas le meilleur de Bernanos), elle commet un crime pour de l'argent et finit pas se suicider.

2/- « Journal d'un curé de campagne »

Dans « *Journal d'un curé de campagne* » apparaît un autre type de femme, Chantal qui vit entre un père qui se désintéresse de son épouse et la trompe avec la gouvernante, et une mère qui méprise, est enfermée dans son chagrin suite à la perte d'un enfant qu'elle n'a pardonné ni à Dieu, ni aux hommes. Ni l'un, ni l'autre ne se préoccupe de Chantal qui est dans la révolte.

Le curé d'Ambricourt, véritable héros de ce roman, va décrypter le comportement de Chantal et analyser la perversion qui s'est instaurée en elle malgré une nature qui au départ était bonne et forte et qui s'est transformée en véritable perversion suite à son vécu. Cet extrait se situe au moment où le curé d'Ambricourt évoque Chantal parlant de la gouvernante :

- **Extrait du « Journal d'un curé de campagne »**

« Mon Dieu quelle haine dans sa voix ! Et ce regard restait fier, sans honte. On peut donc haïr sans honte ? Je la tuerais, m'a-t-elle dit. Je la tuerais ou je me tuerais. Vous irez vous expliquer de ça, un jour, avec votre bon Dieu !

Elle débitait ces folies sans élever la voix, au contraire. Parfois je ne l'entends qu'à peine. Je la voyais très mal aussi, du moins je distinguai mal ses traits. Une main posée sur la muraille, l'autre laissant pendre contre la hanche, sa fourrure, elle se penchait vers moi, et son ombre, si longue sur les dalles, avait la forme d'un arc. Mon Dieu, les gens qui croient que la confession nous rapproche dangereusement des femmes se trompent bien ! Les menteuses ou les maniaques nous font plutôt pitié, l'humiliation des autres, des sincères, est contagieuse. C'est à ce moment-là seulement que j'ai compris la secrète domination de ce sexe sur l'histoire, son espèce de fatalité. Un homme furieux a l'air d'un fou. Et les pauvres filles du peuple que j'ai connues dans mon enfance, avec leurs gesticulations, leurs cris, leur grotesque emphase me faisaient plutôt rire. Je ne savais rien de cet emportement silencieux qui semble irrésistible, de ce grand élan de tout l'être féminin vers le mal, la proie – cette liberté, ce naturel dans le mal, la haine, la honte Cela était presque beau, d'une beauté qui n'est pas de ce monde-ci – ni de l'autre – d'un monde plus ancien, d'avant le péché peut ? – d'avant le péché des Anges ».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Dans cet extrait, la volonté, le naturel de l'être féminin est particulièrement mis en avant mais à cause de l'éducation lamentable donnée à Chantal, cet élan de la nature se retrouve totalement tourné vers le mal. C'est pourquoi Monique Gosselin-Noat choisit de parler de perversion. Si on se réfère au personnage de Simone dans « Un mauvais rêve », celui-ci subissait une fatalité intime et mystérieuse qui la condamnait à l'enfermement. Ce n'est pas le cas de Chantal qui elle, est condamnée à la révolte et à la haine. Toutefois, une lueur d'espérance interviendra tout à coup grâce au curé d'Ambricourt qui lui dit « *vous découvrirez le secret...* », mais c'est un secret perdu. Le monde décrit par Bernanos n'est pas un monde consolant.

➡ Les inversions

1/- « Journal d'un curé de campagne »

Poursuivant dans le domaine des inversions, Monique Gosselin-Noat signale le cas de Sulpice Mitonet, personnage secondaire, homosexuel. Le concernant Bernanos écrit « *les gens du village font des commérages sur ses vilaines mœurs et mauvaises habitudes* » (...) et place dans la bouche du curé d'Ambricourt, au courant du problème de Sulpice, les mots suivants, à la suite d'une rencontre avec Sulpice au cours de laquelle leurs regards se sont croisés, « *j'ai lu dans son regard le mensonge et même la volonté du mensonge* ».

Pour Monique Gosselin-Noat, ce n'est pas l'homosexualité qui est centrale, mais le rapport à l'autre qui est faussé car pour Bernanos ce n'est pas le sexe qui est en soi important, c'est le rapport à autrui. Dans toute l'œuvre de Bernanos, le sexe est positif quand il est pris dans un élan d'amour. Par contre, le sexe est négatif quand l'autre est une proie. Dans ce dernier cas, ce qui est important, c'est la volonté du mensonge.

2/- « L'Imposture »

Le deuxième personnage secondaire, est Guérou : il s'agit d'un écrivain connu, vieux et plus ou moins impotent et qui a une sorte de double vice : le légionnaire qui s'occupe de lui, et avec lequel il semble bien qu'il y ait un rapport sadomasochiste, le légionnaire lui donnant des coups. Par ailleurs, il héberge chez lui une petite jeune fille très jeune et tout à fait garce qui est en conflit avec le légionnaire mais qui semble t-il a une relation avec lui, tout en ayant aussi une relation non moins perverse avec Guérou.

3/- « Monsieur Ouine »

3-1/- Monsieur Ouine

Dans le roman éponyme, Monsieur Ouine n'est que le protagoniste, le héros étant Philippe, un jeune adolescent. L'histoire est la suivante : Monsieur Ouine, professeur de langues vivantes, est attiré par un jeune adolescent Philippe, qu'il a réussi à faire venir chez lui. Monsieur Ouine initie Philippe à la drogue, à l'éther, puis il lui offre du madère que Philippe boit tant et plus qu'il en devient ivre. Philippe tombe alors dans le sommeil et rêve d'une relation avec une femme Miss qui lui semble t-il, a essayé de le prendre dans ses bras de manière très équivoque.

Intervient ici tout l'art de Bernanos car s'agit-il de ce qu'a fait Monsieur Ouine ? Philippe étant dans sa chambre, la nuit et ivre ! Est ce que Philippe rêve ? Demeure, cependant, un sous-entendu très fort étant donné l'attrait de Monsieur Ouine pour les jeunes gens bien que l'on ne sache pas s'il passe à l'acte ou pas ? La seule certitude est que Monsieur Ouine prend plaisir à les dominer dans leurs âmes. Cette attitude persistera jusqu'à la fin du roman : il se flattera d'avoir possédé les âmes, de les avoir traversées, de les avoir dominées. D'où une double perversion, peut être sexuelle bien qu'elle ne soit pas forcément marquée physiquement et au-delà du sexe, la dimension de domination.

3-2/- Michèle, la mère de Philippe et Miss

Quelques mots sur l'inversion féminine qui est traitée un peu différemment par Bernanos. Dans « *Monsieur Ouine* », Michèle, la mère de Philippe et sa gouvernante Miss semblent avoir une relation lesbienne : elles ont des rires complices, elles partent dans le jardin avec des manières caressantes entre elles, Michèle rêvant aux nuits de plaisir. Mais ce qui frappe, c'est que l'une et l'autre ont été blessées par « l'homme ».

Pour Michèle, le père de son fils était un vrai tyran et quand elle emmène son fils au Collège pour l'y inscrire, le Supérieur lui dit « *nous allons en faire un homme* », elle reprend son fils en lui répondant « *il a bien le temps de devenir ça* ». Ce qui prouve bien qu'elle a été blessée par le père de Philippe. Quant à Miss, elle a connu très tôt des hommes avec des relations imposées très, très jeune. Elle a été orpheline et peut être même a-t-elle connu les quais de Londres, le texte n'est pas assez clair pour dire si elle a été prostituée, mais elle a connu des liaisons forcées et désagréable et il semble donc que sa relation présente soit un refuge.

➤ Le désir

Sur le désir, Monique Gosselin-Noat cite une phrase très importante de « *Sous le soleil de Satan* » où Bernanos parle de « cette âme même » qui évoque le désir, cette âme même, ce désir élémentaire : l'âme et le désir se confondent pratiquement et c'est le désir à la fois de l'autre mais quoi d'autre ?

L'autre élément important dans le désir intervient quand ce désir a été blessé, à ce moment là alors, survient la révolte, la violence, le rejet et très souvent la haine de soi. C'est pourquoi, un certain nombre de héros et d'héroïnes qui ont été blessés dans leur être profond, se haïssent et se suicident avec des variations dans la destinée :

- La jeune Mouchette (« *Sous le soleil de Satan* »), fait le geste de se suicider, se tranche la gorge et le vicaire qu'elle a déjà rencontré, très viril, très fort, un athlète vient la chercher à sa demande et la porte à l'autel où elle expire. C'est elle qui a demandé à être portée à l'autel et on peut penser même si c'est « in articulo mortis » qu'elle est peut être sauvée, encore que Bernanos ne se risque jamais à sauver les gens à la place de Dieu. Le désir s'est retourné contre elle-même, puis il y a eu le désir de Dieu, le désir du sens de Dieu, assez étrange d'ailleurs. Les supérieurs sont furieux contre Dionisan, le vicaire, disant qu'il s'agit d'une criminelle, d'une avortée qu'il amène dans l'église.

- Concernant la petite Mouchette (« *La nouvelle histoire de Mouchette* »), elle est dans un grand désarroi et se suicide, nul ne sachant ce qu'il advient d'elle. Toutefois, auparavant il y a eu comme un moment de méditation et Bernanos d'évoquer une sorte de compassion générale dont on ne peut dire qu'il vient de Dieu, le texte étant complètement agnostique sauf qu'au dernier moment la messe sonne mais personne n'y va. Cette compassion poétique laisse espérer une grâce de la part du Christ. Si on se réfère au film de Bresson, cette atmosphère compassionnelle était rendue par un Magnificat que l'on entendait en fond de tableau, à la fin du film.

Enfin, Monique Gosselin-Noat termine avec un dernier extrait du « *Journal d'un curé de campagne* » dans lequel le curé d'Ambricourt fait un vrai sermon portant sur le lien entre désir et luxure. Le désir qui se cache au fond de l'être et la luxure qui, à l'origine, peut être considérée comme une sorte de plaie au flanc de l'espèce. Ce texte est une véritable méditation qui rapproche la folie de la luxure :

- **Premier Extrait du « *Journal d'un curé de campagne* » :**

« *La luxure est une plaie mystérieuse au flanc de l'espèce. Que lire à son flanc ? A la source même de la vie. Confondre la luxure propre à l'homme, et le désir qui rapproche les sexes, autant donner le nom à la tumeur et à l'organe qu'elle dévore, dont il arrive que sa difformité reproduise effroyablement l'aspect. Le monde se donne beaucoup de mal, aidé de tous les prestiges de l'art, pour cacher cette plaie honteuse. On dirait qu'il redoute, à chaque génération nouvelle, une révolte de la dignité, du désespoir – le reniement des êtres encore purs, intacts. Avec quelle étrange sollicitude il veille sur les petits pour atténuer par avance, à force d'images enchanteresses, l'humiliation d'une première expérience forcément dérisoire ! Et lorsque s'élève quand même la plainte demi-consciente de la jeune majesté humaine bafouée, outragée par les démons, comme il sait l'étouffer sous les rires ! Quel dosage habile de sentiment et d'esprit, de pitié, de tendresse, d'ironie, quelle vigilance complice autour de l'adolescence ! (...) Un pauvre à douze ans comprend beaucoup de chose. (...)*

Pôle de Recherche

Assistante Chrystel Conogan – chrystel.conogan@collegedesbernardins.fr – 01 53 10 41 95

La luxure ne se comprend pas, elle se voit. (...) Dieu ! Comment ne s'avise t-on pas plus souvent que le masque du plaisir, dépouillé de toute hypocrisie, est justement celui de l'angoisse ? ° Oh ! ces visages voraces qui m'apparaissent encore en rêve..... (...) Tout jeune que je fusse, je distinguais très bien une ivresse de l'autre, je veux dire que l'autre, seule, me faisait réellement peur. Il suffisait que parût la jeune servante – une pauvre fille boiteuse au teint de cendre – pour que les regards hébétés prissent tout à coup une fixité si poignante que je n'y puis penser encore de sang froid.... ».

Commentaire de Monique Gosselin-Noat : Tout d'abord, le curé d'Ambricourt qualifie la luxure comme une sorte de blessure à l'origine et au fond de l'espèce tout en observant que la luxure n'est ni le désir, ni l'amour et qu'il ne faut surtout pas les confondre. Ensuite, il va préciser qu'il a eu l'expérience du désir, sa tante étant cabaretière, il a vu le désir naître sur le visage des hommes : « *tout jeune que je fusse, je distinguais très bien une ivresse de l'autre* » et il parle de fixité poignante, de regards hébétés. Enfin, cette méditation arrive à la conclusion que si la luxure et la folie ne faisaient plus qu'un... « *on serait incapable de créer....* », (cf. ci-dessous)

- **Extrait du « Journal d'un curé de campagne »**
.... « Incapable de créer, elle ne peut que souiller dès le germe la frêle promesse d'humanité ; elle est probablement à l'origine, au principe de toutes les tares de notre race, et dès qu'au détour de la grande forêt sauvage dont nous ne connaissons pas les sentiers, on la surprend face à face, telle quelle, telle qu'elle est sortie des mains du Maître des prodiges, le cri qui sort des entrailles n'est pas seulement d'épouvante mais d'imprécation : « c'est toi, c'est toi seule qui as déchaîné la mort dans le monde ! ».

Pour Monique Gosselin-Noat, ce paragraphe donne la description de la folie, de la luxure à l'origine de l'espèce, cette mystérieuse blessure pour évoquer ensuite la pureté, seule condition de la connaissance naturelle de soi, de soi même en Dieu qui s'appelle la foi. Peu à peu, selon Monique Gosselin-Noat on aboutit à ce qu'elle appelle le désir de l'être : on ne croit plus parce que l'on ne désire plus croire, parce qu'on ne désire plus se connaître. La vérité profonde, la vôtre, ne vous intéresse plus et « *après on ne possède réellement que ce que l'on désire, car il n'est pas pour l'homme de possession totale absolue. Vous ne vous désirez plus. Vous ne désirez plus votre joie. Vous ne pouviez vous aimer qu'en Dieu, vous ne vous aimez plus. Et vous ne vous aimerez plus jamais en ce monde ni dans l'autre – éternellement* ».

- **Extrait du « Journal d'un curé de campagne »**
(...) « Vous ne croyez plus parce que la croyance vous gêne ». Que de prêtres ai-je entendu parler ainsi ! Ne serait-il pas plus juste de dire : la pureté ne nous est pas prescrite ainsi qu'un châtiment, elle est une des conditions mystérieuses mais évidentes – l'expérience l'atteste – de cette connaissance surnaturelle de soi-même, de soi-même en Dieu, qui s'appelle la foi. L'impureté ne détruit pas cette connaissance, elle en anéantit le besoin. On ne croit plus, parce qu'on ne désire plus croire. Vous ne désirez plus vous connaître. Cette vérité profonde, la vôtre, ne vous intéresse plus. Et vous aurez beau dire que les dogmes qui obtenaient hier votre adhésion sont toujours présents à votre pensée, que la raison seule les repousse, qu'importe ! On ne possède réellement que ce qu'on désire, car il n'est pas pour l'homme de possession totale, absolue. Vous ne vous désirez plus. Vous ne désirez plus votre joie. Vous ne pouviez vous aimer qu'en Dieu, vous ne vous aimez plus. Et vous ne vous aimerez plus jamais en ce monde ni dans l'autre – éternellement ».

En conclusion, Monique Gosselin-Noat insiste sur cet extrait qui résume de façon un peu théorique, à la manière d'un sermon, la ligne directrice de l'œuvre de Bernanos : à savoir, la perversion du désir qui mène à la haine de soi et souvent au suicide, et qui est le revers ou l'inverse de la vraie connaissance de soi en Dieu. C'est une pensée très augustiniennne car selon Saint Augustin « *Tu es en moi, plus intime que moi* », mais Bernanos renverse la proposition : nous ne sommes que désir de Dieu et la réponse est là : dans le monde tel qu'il est, on ne peut que fausser le désir, ne pas reconnaître la part de Dieu et donc peu à peu se détester soi-même. Il y a un lien extrêmement profond entre la pureté et la connaissance de Dieu, le désir et l'amour vrai et puis inversement la haine, la haine de l'autre, la haine de soi, la révolte et la mort.